

Journal de Joséphine D'Outreval.

Botaniste de l'expédition « *Persévérance* ».

Samedi 18 mars 1916

Les éléments se déchainent. . . déjà deux jours et deux nuits que notre navire, le *Persévérance*, a sombré après avoir été anéanti par le fracas d'un orage aussi soudain que mystérieux. Las, j'espérais trouver un semblant de repos dans cette grotte transformée en abris de fortune, mais hélas, à peine assoupie, voilà que le tonnerre gronde de nouveau.

Cette rumeur grave et quasi gutturale, m'a instantanément fait bondir hors de la torpeur dans laquelle je cherchais refuge, fusse-t-il temporaire. Le ciel est déchiré dans un crissement aigu par des zébrures à la teinte mauve, si différentes des éclairs coutumiers de ma chère patrie, la *France*.

Lorsque je repense à cette terre natale que j'ai quittée en quête de science et de découvertes, je me sens aussitôt assailli par une sombre nostalgie baignée de larmes que je ne saurais réprimer. . . Je pense à toi *Edwige*, ma tendre sœur, dont les pleurs n'ont pas suffi à me retenir alors que j'embarquais sur ce

majestueux navire. Je pense à toi, Père, qui a toujours préféré que je cherche mon épanouissement au côté d'un bon mari plutôt qu'au bout du monde, sur les flots...

J'espère que notre embarcation jumelle, l'Endurance, connaîtra un sort moins funeste que le nôtre, en direction de l'Antarctique.

Des dix membres de notre équipage, seuls cinq ont survécu. Timothy Barlow notre capitaine, Andrew Adamson le cuisinier, Caroline Wright l'anthropologue, William Cottonmouth dont le rôle dans cette expédition ne m'a jamais été clairement expliqué, et moi.

Nous n'avons pu rationner plus longtemps les maigres provisions que nous réussîmes à sauvegarder lors de notre naufrage. Demain nous n'aurons d'autre choix que de partir en quête de nourriture et d'eau potable, aussi vais-je tenter de braver les éléments et trouver un repos relatif. La moindre once d'énergie sera utile à la rude journée qui nous attendra à l'aurore.

Dimanche 19 mars 1916

Nous avons trouvé de quoi manger . . . mais nous ne dînerons pas tous ce soir. . .

Malgré l'accalmie de ce ciel orageux et avare de la moindre goutte de pluie qui aurait eu la vertu de nous rafraîchir, notre quête de denrées a rapidement tourné au drame. Nous trouvâmes quelques buissons aux baies sucrées qui ne nous ont fourni que peu d'énergie. Elles furent néanmoins bénéfiques, suffisamment restauratrices pour nous permettre d'entreprendre la recherche d'une pitance plus riche.

Cette étrange terre aux allures scandinaves, parsemée de pins aux branches fléchissant sous le poids de la neige et dont la pauvre végétation ne semble offrir aucun refuge à d'éventuelles proies, est tout sauf hospitalière. Andrew goûta une espèce de fungus qui poussait sur l'écorce d'un arbre imposant que nous trouvâmes dans les terres, contre mon avis. Justifiant de ses connaissances culinaires, moquant mon savoir en herboristerie et en botanique, il prit le temps de le mâcher à plusieurs reprises avant de le recracher avec dégoût.

Voilà sa honte dans son orgueil masculin digne d'un homme de Néandertal, il coupa court à toute discussion et oubliant son savoir vivre, il devint grossier et même menaçant . . .

Cet épisode n'est cependant qu'une bissevesée en comparaison de la mésaventure qui nous privera à jamais de la présence de Miss Wright. . . Cette dernière ne négligeait jamais, malgré l'adversité de notre situation, son appétit pour la découverte et la science, à tel point qu'il lui fut plus fatal que la faim et la soif physiologique. Intriguée par cet insecte à l'assure d'un mollusque vert aux liserés jaunes et aux points roses, elle passa plusieurs minutes à en croquer l'apparence dans son carnet, à l'observer à bonne distance. Hélas, elle finit par céder à la curiosité de son art. Elle n'avait pas aperçu le song de la chaire molle et visqueuse de cette étrange créature, les petits pics acérés, masqués par ses chatoyantes couleurs.

La surprise lorsqu'elle ressenti une piquûre entre ses doigts, se transforma rapidement en une démangeaison autant insupportable pour elle que pour nous autres spectateurs.

Devant la démence dont elle fit preuve alors qu'elle grattait frénétiquement ses membres jusqu'au sang, nous n'eûmes pas d'autre choix que de la faire contenir par nos hommes. Ses hurlements de douleur plus apparentés à ceux d'un animal sauvage qu'à ceux d'une femme, semblaient avoir consumé toute trace d'humanité en elle. Succomba-t-elle au poison qui envahit rapidement son organisme ou à la douleur qui lui fit perdre la raison ?

Notre motivation s'éteignit comme une bougie lorsque **Caroline** rendit son dernier soupir. Nous décidâmes d'abandonner la poursuite de cette expédition de survie et retournâmes au camp où nous offrîmes à Caroline une dernière sépulture, en bons chrétiens que nous fûmes. Timothy eut l'idée d'honorer la mémoire de notre récente défunte en ficelant deux morceaux de bois ensemble, décorant ainsi la terre fraîchement retournée de sa sépulture de cette croix improvisée. Il planta religieusement autour de cette tombe de fortune cinq rochers, en mémoire de nos cinq compagnons d'infortune qui n'eurent l'occasion de fouler le sol de cet étrange continent. Ces rocs ravivèrent en moi de douloureux souvenirs alors que j'observais, impuissante, ces pauvres âmes se faire happer par les flots

gourmands de cet océan colérique... Ignore si la métaphore était vusue.

Ce soir nous irons dormir sans échanger ni mots ni regards, toujours plus affamés que jamais.

Lundi 20 mars 1916

Malgré les horribles cauchemars qui ont perturbé mon sommeil cette nuit, je me sens néanmoins habitée par une vigueur insoupçonnée et une ardeur de vivre qui ferait fondre les glaciers de l'Antarctique. Je décide de reprendre le contrôle de mon destin en y investissant toute mes forces. Ignore quelles embûches les Mères broderont sur la tapisserie de ma vie aujourd'hui. Par ces quelques mots griffonnés en toute hâte dans ce journal, je puise en moi le courage d'aller de l'avant !

Alors que j'étais fin prête à partir, je retrouvais le capitaine ivre et asscupi. Il tenait une flasque entre ses doigts casseux et usés par les rigueurs de la vie de marin.

Don haleine pestilentielle aux rejets de rhum m'éclaira immédiatement, il avait choisi d'oublier la tragédie de sa situation plutôt que de la combattre. Ce n'est qu'un homme faible à peine digne de cette appellation.

Andrew quant à lui affichait un teint maladif et cireux aux traits livides. Il tentait de contenir de violentes crampes d'estomac dans une complainte gémissante ininterrompue. Je me tenais devant lui dans toute la splendeur de mon élan vital pendant qu'il roulait d'un côté puis de l'autre, plié en deux telle une équerre. J'eus un rictus face à cet odieux misogynne recroquevillé à mes pieds tel un insecte que l'on écrase en toute insouciance. Il n'en menait pas large à ce moment, lui qui ne négligeait jamais une occasion de rabaisser la gente féminine en se moquant des tares dont dame nature nous a fait présent. Nous attribuions entre nous l'indélicatesse des portraits injurieux et fantasques qu'il dressait des femmes aux cicatrices d'un déboire amoureux. Quelle ironie que ce vil mécréant obèse subisse à en mourir aujourd'hui ces douleurs ce que chacune d'entre nous supportons tous les mois en silence.

Ils ne me seront d'aucune aide dans mon entreprise, aussi mon instinct m'offrit une bonne leçon : en matière de survie l'égoïsme est un outil dont il ne faut se départir au détriment des faibles.

20 mars 1916

Le désir de survie gravé au cœur de l'être humain fait parfois naître des sentiments et des comportements étranges. Empreinte d'une énergie débordante ce matin, dans toute mon impétuosité et mon ignorance, j'ai exploré seule les paysages alentours au mépris de dangers inconnus. Malheureusement pour moi, volonté et réalité sont deux amants dont les chemins ne se croisent qu'en de rares circonstances qui n'étaient pas réunies aujourd'hui.

Chaque piste empruntée, chaque périlleuse ascension entreprise me conduisit vers un cul de sac où ni animal ni plante comestible ne paraissait avoir laissé de trace. Émpie de désespoir, affaiblie par le manque d'eau, je me ruais alors vers la mer pour boire à pleine gorgée cette onde saline qui eut tôt fait de me vider plutôt que de me remplir.

Andrew ne gémissait plus, il gisait inconscient au sol, pendant que *Timothy* sanglotait tout près des braises mourantes de notre feu, les yeux rougis par les fumées âcres qui s'en échappaient. *William* quant à lui n'avait pas bougé d'un pouce depuis ce matin. Il ne répondit pas plus à mes sollicitations que ce matin. Il demeurait impassible et mutique, le regard braqué sur moi. Je n'osais imaginer quelles pensées atroces et malveillantes embrumaient son esprit à cet instant. Étrangement il semblait beaucoup mieux tolérer la privation que nous autres et paraissait aussi fringant qu'au moment de notre accostage de fortune.

21 mars 1916

Hier soir je me suis évanouie plus que je n'ai dormi. Réveillée par le bruit répétitif de coups de pelles dans la terre, je compris rapidement que le Capitaine endossait à nouveau son rôle de fossoyeur. Sans doute le cuisinier du *Persévérance* avait-il succombé pendant la nuit à l'intoxication dont le champignon était responsable.

Je suis épuisée, dénuée de toute force pour chasser ou écrire aujourd'hui. Je vais m'allonger juste un peu, toujours sous la désagréable surveillance de Sir Tottonmouth, immobile comme une statue missénaire.

22 mars...

Ce matin, écarquiller les yeux me sembla être une difficulté insurmontable. J'ai ressenti toutes les difficultés du monde à entrouvrir mes paupières, lourdes comme du plomb. Aussi cru-je d'abord être victime d'une hallucination en discernant la forme ronde posée tout près de mon visage. Pensant que la faim provoquait un désir impalpable, je ne pris pas la peine de considérer cette pomme posée au sol.

Après quelques minutes d'apathie dans un état fiévreux, je réalisais que le fruit n'avait nullement disparu comme par enchantement. Mon estomac endolori par la faim se mit à gargouiller alors que mon sang ne fit qu'un tour. Sans plus d'hésitation, j'empoignais ce salut inestimable et croquais dedans à m'en rompre la mâchoire. Elle n'était plus de première

fraîcheur, plutôt sèche et amère, mais ne me parut pas moins délicate pour autant !

Tenter de comprendre comment ce cadeau frugal était arrivé ici demandait trop d'effort, aussi me contentais-je de manger. J'obéissais au seul besoin imposé par mon corps de survivre. Bien que maigre, cette collation combla, l'espace d'un instant, mon cœur meurtri par cet implacable destin.

Le temps de recouvrer mes esprits, je prenais conscience du lugubre silence qui régnait autour de moi. L'étrange *William* n'était plus assis à me dévisager tel un vautour attendant le dernier souffle de sa proie. Quant au capitaine, je le retrouvais dehors... Pendu à quelques mètres du sol. Le visage bleu et bouffi, la langue pendante, il se balançait au bout d'une corde accrochée aux branches de l'arbre qui surplombait les tombes, tel un fruit macabre trop mûr. La scène et le grincement du bois sous son poids me provoquèrent un haut le cœur que j'eus beaucoup de mal à réprimer. Il était cependant hors de question que je perde le bénéfice de mon petit déjeuner.

Décontenancée par cette hideuse scène dont je me trouvais être une involontaire spectatrice, je remarquais que le malheureux tenait un document. J'extirpais de sa main rigide ce papier auquel le Capitaine Barlow s'était agrippé durant les derniers instants de sa vie. Au verso, une note écrite de sa main: « Tout est ma faute, puisse cette pomme laver mes pêchés ». Que voulait-il dire par là? Sans doute la lâcheté qui s'est emparée de lui l'aura poussé aux derniers retranchements de la folie.

En retournant cette confession improvisée je reconnus les visages familiers des membres de l'expédition Persévérance, alors que nous embarquions. Neuf hommes et femmes aux sourires insouciantes qui se pensaient prêts à braver tous les dangers... Neuf aspirants aventuriers... Neuf fous...

Aujourd'hui...

L'est-ce seulement? Je ne me souviens plus...

Les éprouvantes émotions de ces derniers jours semblent avoir eu raison de ma santé mentale. J'ignore si le temps écoulé assise, désespérée, devant cet océan calme et cristallin représente des heures ou des minutes... Hypnotisée par le spectacle qui

s'offre à moi, mon regard est résolument perdu vers l'horizon. Cette étendue d'eau prometteuse de si belles aventures a transformé tous mes rêves en cauchemars par un simple caprice du sort.

Je pense avoir perdu mon dernier soupçon de force en réalisant avec effroi que j'avais succombé à la folie avant même de poser un pied sur cette côte. J'ai beau compter et recompter chaque roche et chaque croix en bois sans oublier le cadavre du capitaine, le compte me conduit systématiquement au même constat : nous n'étions que neuf membres sur cette embarcation de malheur.

William Tottonmouth n'a jamais existé, ou plutôt si, mais il n'a jamais fait partie du *Persévérance*. Fruit de mon imagination désirante, c'est en puisant très soigneusement dans ma mémoire que j'ai réussi à retrouver l'origine de ce personnage.

William n'était autre que le nom du majordome de notre famille lors de mon enfance.

Mes compagnons ont-ils seulement existé ou toute cette histoire n'est-elle qu'une affabulation issue de mon esprit

maladif ? Je ne me sens plus capable de discerner le vrai du faux.

Je resterai assise dans cet endroit aussi terrible que serein, bercée par le ressac des flots à l'écume de nacre en attendant ma fin. C'est sans doute l'ultime liberté qu'il me reste, celle de choisir l'endroit où tout finira.

Alors qu'une larme roule le long de ma joue, je ferme les yeux en attendant que le temps fasse son œuvre.

Plus rien désormais ne pourra troubler le lieu que j'ai choisi pour mon dernier repos...

Plus rien...

Pas même le son de cette corne de brume....

Le Dandy Meepse

17/05/2018